

L'ORANIE FRANCAISE ET L'ESPAGNE

Christian Flores a soutenu le 19 Décembre 1983 une thèse de doctorat de troisième cycle à l'Université de Rennes II sur le sujet suivant : "L'Oranie française et l'Espagne - Les composantes hispaniques d'un département français (1830-1962)", thèse qui lui a valu la mention très bien à l'unanimité.

Ce travail mérite d'être connu au-delà du cercle restreint de l'Université - il est, pour l'heure, consultable auprès de la bibliothèque universitaire de Rennes, section Lettres -, c'est pourquoi il convient de le présenter succinctement.

M. Flores n'est pas de ces candidats à la thèse qui vont fouiller dans le catalogue des sujets déposés afin de trouver quelque filière utile, quelque filon profitable. Christian Flores, natif de Relizane et voué comme tant d'autres au repli et au "rapatriement" sur la nef des fous de France et d'Algérie, portait ce sujet-là au fond, sinon de sa conscience, de ses tripes et de son coeur. Il s'agit, en effet, d'une étude qu'on ne peut aborder sans passion, qu'on ne peut feuilleter sans se brûler les doigts. Car le sujet en est ce morceau de notre territoire englouti, cette parcelle de mémoire qu'il s'agit de faire revivre ou de recomposer à partir de ses propres souvenirs et ceux de ses parents, de ses voisins, d'amis ou de simples consultants. A partir, aussi, de quelques-uns des romans les plus représentatifs du courant actuel "pied-noir".

Dans une première partie, M. Flores établit les fondements historiques de la présence espagnole au Maghreb, en particulier après la prise d'Oran en 1509 par Don Pedro Navarro et jusqu'à la fin de la domination espagnole en 1791. Mais la présence espagnole demeura et la colonisation française qui se développa à partir de 1830 vit affluer de nouveaux immigrants espagnols, principalement originaires du Levant, auprès des quelques familles résiduelles et quasiment indigènes de la région oranaise. La loi de naturalisation de 1889 allait faire de tous ces Espagnols, anciens et nouveaux, des citoyens français. Les causes et le rôle de l'émigration espagnole en Oranie sont, alors, parfaitement étudiés, au rythme de l'histoire de l'Espagne et de ses nombreux soubresauts, dont le dernier - la guerre civile - se situa en 1939 avec l'afflux des

derniers exilés espagnols, dont certains allaient être expatriés autour d'Alcázar en 1962 par des navires proprement franquistes. M. Flores montre avec beaucoup de pertinence tout ce que l'Algérie française a dû à ces bras espagnols qui surent si bien travailler l'âpre terre salée des rivages oranais. C'est pourquoi il parle à juste titre d'une "agriculture hispano-oranaise" sur cette terre d'Oranie que Louis Bertrand qualifiait si proprement de "Grenade africaine". Le résultat, Christian Flores le résume parfaitement : "Sous l'influence des Castillans, des Catalans et des Valenciens, l'univers folklorique et culturel oranais a pris des couleurs auxquelles l'administration française ne s'attendait pas. Des rites hispaniques ont été instaurés, une culture plus "méditerranéenne" que française s'est mise en place". Et c'est cette culture qui est largement exposée, analysée, disséquée et valorisée dans les deux autres parties de cette thèse : la culture et la langue.

Christian Flores sait alors reconstituer, avec un rare talent, les composantes hispaniques de la vie quotidienne en Oranie, sur tous les plans. Celui de la vie religieuse, d'abord, si intensément vécue dans cette région qu'elle a exporté en France, avec le pèlerinage de Santa Cruz aujourd'hui célébré à Nîmes, le rassemblement religieux le plus important de France (hormis Lourdes qui est un pèlerinage international). En 1981, pour citer un chiffre, il y eut le jour de l'Ascension quelque soixante mille pieds-noirs rassemblés au Mas de Mingue, aux environs de Nîmes, pour honorer la (copie de la) Vierge qui naguère dominait la baie d'Oran - de l'Oran d'alors. Le plan des jeux lui est l'occasion de rappeler l'existence, chère à tous ceux qui ont été enfants en Algérie, du carrito ou carriole montée sur trois roulements à billes, de la toupie avec son rabico qui peut faire gancho, campana ou, hélas, choufa ou carroucha ; jeu des pignols ou noyaux d'abricot, jeu du cerf-volant, barrilet ou bacalao, jeu du sfolet, ce sou troué muni d'un panache en papier qui a tant usé la semelle de nos souliers et qui est tellement unique et extraordinaire qu'on ne le retrouve - qu'on me permette cet additif - qu'en Chine, ainsi qu'en témoignent les documentaires de Joris Ivens ! Et la table oranaise ! du gaspacho à la célèbre mouna pascale, tous nos plats défilent et sont analysés avec un oeil sociologique par Christian Flores. Toute une mentalité proprement oranaise se dégage de cette étude qui embrasse la vie quotidienne au rythme des fêtes et du calendrier, et sait mêler la célébration religieuse aux rites ludiques et aux superstitions qui étaient, comme on le sait, légion. Quelques romans et ouvrages remarquables viennent étayer la démonstration de Flores ; recitons-les pour le plaisir (et la publicité) : Marie Cardinal, Au pays de mes racines ; Andrée

Montero, Rio Salado ; Frimaldjézar, du signataire de ces lignes ; Alain Amato, Monuments en exil ; Guy Franco, Le jardin de Juan ; Daniel Leconte, Les Pieds-noirs ; Geneviève Bailac, Le retour de la famille Hernandez et Les absinthes sauvages ; Gabriel Conesa, Bal-el-Oued, notre paradis perdu ; Daniel Saint-Hamont, Le bourricot, etc...

L'étude de la langue, si particulière, de l'Oranie française et de l'Algérie marquée par l'Espagne, complète le savant ouvrage que René Lanly a consacré au Français d'Afrique du Nord. Le pataouet y est, enfin, étudié dans ses rapports avec les langues française, castillane, catalane, sans parler des autres influences. C'est, évidemment, extrêmement savoureux et plaisant de lecture, que de retrouver notre vieux langage, notre parler menacé de ruine - n'étaient les Bacri et les Fulgence ! La conclusion est un retour - un retour véritable - sur l'Oranie où l'auteur constate avec stupéfaction que les Algériens de son pays parlent espagnol entre eux. "A maintes reprises, écrit Flores, nous avons été accosté de façon très chaleureuse par des Arabes de la Marine d'Oran qui entamaient le dialogue avec nous, non pas en français mais en espagnol, comme si la discussion ne devait pas s'établir d'une autre manière ! Tel Arabe confessa qu'il regrettait le départ des Européens car il lui était impossible, depuis 1962, de parler espagnol ! Nous avons vu tel autre, devant le marché de Bel-Abbès, demander son chemin en espagnol à un autre Arabe ! Nous avons le bonheur de voir là, devant nous, sans qu'on n'ait eu à le solliciter, la preuve vivante et spontanée de ce que nous avançons dans nos écrits". Ainsi donc, Christian Flores, au terme d'une étude vivante, vibrante et savamment documentée, nous donne, malgré la nostalgie ou l'amertume, des raisons d'espérer. D'espérer en la mémoire des hommes sur le rivage chaleureux d'Algérie.

Albert BENSOUSSAN

Professeur à l'Université
de Rennes -II

COMPTES RENDUS

DOSSIER : Le judéo-espagnol, établi par Guy-Maxime LIZOIR.

"Vidas Largas", 37, rue Esquirol, 75013 PARIS.

Ce petit dossier de 36 pages est publié par Vidas Largas "association pour le maintien et la promotion de la langue et de la culture judéo-espagnoles". On y trouvera des renseignements sur les variétés de judéo-espagnol vernaculaire et sur le ladino (langue-calque liturgique et pédagogique) avec lequel il est souvent confondu. Le lecteur trouvera aussi quelques documents contemporains en djudezmo, une bibliographie et une liste de travaux dirigés par le professeur H. V. SEPHIHA, à qui a été confiée la première chaire de judéo-espagnol créée en France

Jean LEMARTINEL

José ZORRILLA : Don Juan Tenorio (drama). Un testigo de bronce (poema). Estudio preliminar, edición y notas de Jean-Louis Picoche, Taurus, Madrid, 1986.

Les étudiants qui doivent étudier le Don Juan Tenorio de Zorrilla disposent de l'édition due à Aniano Peña (Cátedra, Madrid, 1984). Désormais ils disposent d'une autre édition car Jean-Louis Picoche, spécialiste du romantisme espagnol, qui a déjà édité El Zapatero y el Rey (Clásicos Castalia, Madrid, 1980) nous offre un Don Juan Tenorio copieusement annoté et précédé d'une abondante Introduction. Ce travail, par sa riche documentation, périmé les éditions précédentes. Jean-Louis Picoche déclare : "he decidido, pues, hacer un estudio del Tenorio que fuese, en la medida de lo posible, el producto de mi propia reflexión, y no una sencilla compilación de lo ya escrito". On le comprend ; il est toujours bon de jeter sur les oeuvres un regard neuf. Il n'empêche que Jean-Louis Picoche est au courant des sources de l'oeuvre et de ce qui a été déjà écrit sur les différents avatars de Don Juan. Ceux qui veulent suivre le thème de Don Juan, en émules de Gendarme de Bévoitte, apprécieront le tableau de la page 23. Il est difficile de dire quelque chose de

nouveau sur le Don Juan romantique, aussi apprécions-nous l'originalité du commentateur quand il nous présente Don Juan comme un joueur (p. 52-53) : "un jugador jactancioso, un actor, que está perdiendo su alma ganando las apuestas, y se gana la vida eterna perdiendo su última apuesta, reconociendo su fracaso". Nous ne signalerons qu'une petite faute, page 97 : A Butarelli doit être remplacé par A Ciutti, de toute évidence. La bibliographie réduite à dessein "a unos pocos títulos" est pertinente. Nous aurions aimé y voir figurer Pérez de Ayala. Page 91, il faut modifier la date de l'article de Casaldüero : 1938 et non 1908. Ajoutons que l'impeccable érudition de Jean-Louis Picoche nous fait goûter Un testigo de bronce, donc connaître un autre Don Juan. Dans ce poème, une statue s'anime pour projeter un libertin en enfer. C'est ce qui a incité Jean-Louis Picoche à adjoindre ce poème à Don Juan Tenorio. Il a eu raison de le faire car on a intérêt à mieux connaître l'oeuvre de Zorrilla. On peut critiquer l'idéologie conservatrice voire réactionnaire du poète et du dramaturge, mais on doit reconnaître que cette oeuvre brille d'un vif éclat et que le Don Juan Tenorio demeure cher, encore aujourd'hui, au coeur des Espagnols, même de ceux qui sont bien éloignés de ce que Robert Marrast nomme "national-romantisme" (José de Espronceda et son temps, Paris, Klincksieck, 1974). Il ne nous incombe pas, ici, d'expliquer les raisons du succès du Don Juan Tenorio ; la lecture attentive de l'oeuvre, avec le guide qu'est Jean-Louis Picoche, nous conduira à la solution du problème.

Jean LEMARTINEL

D. DUARTE, Leal Conselheiro, actualização ortográfica, introdução e notas de João Morais Barbosa. Imprensa nacional. Casa da Modea, 1982.

Voici réédité un traité de morale qui est un des textes fondamentaux de la littérature médiévale portugaise du XVe siècle. En 1942, le savant philologue allemand Joseph M. Piel en avait donné une édition. Cette nouvelle publication modernise l'orthographe pour rendre le texte plus accessible à un plus vaste public. Les notes infrapaginales sont utiles. Un vocable reste mystérieux (p.309) puisqu'une note nous avertit : "Ignoramos o significado de salligia. Sera nome étnico de Pedro Lombardo ?" Pierre Lombard n'a rien à faire ici ; il s'agit d'un mot mnémotechnique fabriqué avec les premières lettres des mots qui désignent les péchés capitaux. On devrait l'écrire saligia, car les dits péchés

se nomment, comme nous le confirme le chapitre LXIV : soberba, avareza, luxuria, ira, gula, invidia, acidia. Ajoutons que le Mestre Vicente non identifié (p.179) est vraisemblablement Vincent Ferrier auteur d'un traité Liber de fine mundi.

Jean LEMARTINEL

Fernão Lopes, Chronique du Roi D. Pedro I, Crónica do rei d.Pedro I, texte établi par Giuliano Macchi, Introduction, traduction et notes de Jacqueline Steunou, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1985.

Ce travail est destiné à faire connaître l'oeuvre du plus grand écrivain portugais de la fin du Moyen Age. On nous donne l'édition critique du texte portugais et en face son exacte et non moins élégante traduction. Des notes infrapaginales résolvent un grand nombre de difficultés. Ce livre, dont il faut louer sans réserve l'excellente voire luxueuse présentation et la grande lisibilité, sera utile non seulement aux lusitanistes mais encore aux hispanistes, les histoires des royaumes de Portugal, de Castille et d'Aragon étant alors intimement mêlées. Une Introduction nous donne des informations sur l'auteur Fernão Lopes, sur l'oeuvre et sur la technique du chroniqueur qui "moins austère qu'Ayala, plus humain que Foissart, eut, le premier en Europe, l'indépendance du caractère, l'autorité du jugement, l'impartialité et la franchise". Cette chronique nous fait connaître Pierre I^o de Portugal, c'est-à-dire celui qui fut amoureux de la célèbre Inés de Castro avant de régner de 1357 à 1367. L'éloge de la justice qu'on peut lire au début de cette chronique est un vrai morceau d'anthologie. Cette justice est bien évidemment celle de l'époque ; elle ne va pas sans une extrême sévérité. Ceux qui ne sont pas spécialistes des langues de la péninsule profiteront des notes explicatives, historiques, géographiques et linguistiques. Elles sont nombreuses et utiles aux historiens. Une bibliographie finale vient s'ajouter aux indications bibliographiques données dans les notes explicatives infrapaginales. Le Centre National de la Recherche scientifique doit être remercié pour avoir publié cette belle traduction de Jacqueline Steunou, attachée à l'Institut de Recherche et d'Histoire des textes. Félicitons-la pour ce travail aussi élégant que minutieux, qui vient compléter l'édition critique du professeur Giuliano Macchi "Crónica de D. Pedro (Edizioni dell'Ateneo, Roma, 1966).

Jean LEMARTINEL

